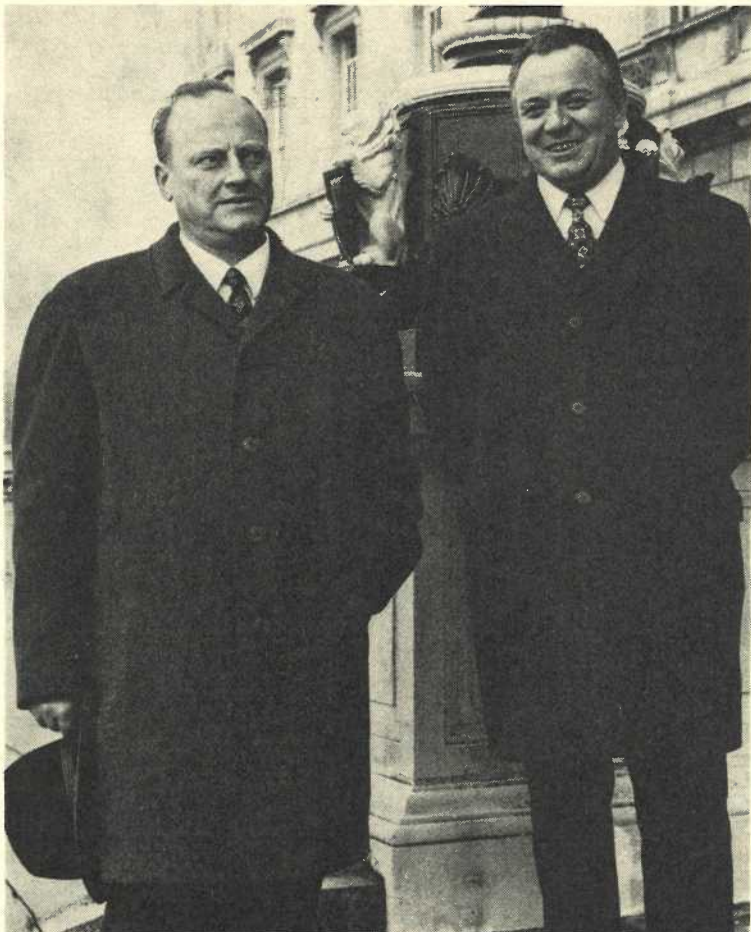


TRIBUNE DE CAUX

Le destin des minorités



« En tant que tribus minoritaires, nous sommes enclins à ressasser notre amertume contre les agissements de la communauté majoritaire », a déclaré Niketu Iralu, du Naga, qui, avec un groupe de jeunes du Nord-Est de l'Inde, participait à une conférence du Réarmement moral à Panchgani, le mois dernier (photo ci-dessus). « Certes, nos revendications sont-elles valables, mais tant que nous mettrons la faute sur les autres, nous tolérerons l'égoïsme et la corruption dans nos propres rangs. Nous voulons aujourd'hui sortir du cloisonnement que nous nous sommes imposés à nous-mêmes et participer à l'élaboration de la société humaine dans son ensemble. »

Deux hommes politiques représentant la minorité allemande du Haut-Adige, au nord de l'Italie, se sont rendus à Belfast pour communiquer aux Irlandais du Nord les raisons qu'ils ont de croire à une solution durable du problème de leur région. Une délégation du Haut-Adige, conduite par le député Mitterdorfer, se trouvera à Caux dans les premiers jours de juillet pour des contacts avec des représentants des deux communautés irlandaises. Sur la photo, le député Mitterdorfer et son collègue le sénateur Brugger, à Belfast.

Le théâtre comme instrument de dialogue dans l'industrie

DES délégués de quatorze pays participant à la Conférence internationale du travail à Genève, auxquels s'étaient jointes de nombreuses personnes venues de toute la Suisse, ont pu assister, dimanche dernier à Caux, à la première représentation dans ce pays de la pièce de théâtre française *On jouera sans Rideau*.

Celle-ci a pour cadre les problèmes d'une grande industrie française — et plus particulièrement ceux qui se posent à l'esprit de son directeur général et de ses délégués syndicaux — à l'heure de regroupements inévitables. Le dialogue laisse apparaître les obstacles qui empêchent les forces vives de la société de s'engager sur la voie d'un effort concerté. Aussi les auteurs, M^{me} Claire Evans, MM. Jean-Jacques Odier et Alain Tate, se sont-ils efforcés de chercher la cause — et le remède — du mal qui ankylose nos pays dans la course de l'humanité vers une plus haute civilisation.

La représentation a permis de constater que cette pièce, si imprégnée des réalités françaises fût-elle, avait une portée universelle. Les spectateurs venus d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine, qui la suivaient grâce à une traduction simultanée par écouteurs, n'ont cessé, par leurs exclamations et leurs commentaires, d'indiquer que les auteurs avaient touché juste. « Ce que nous avons vu sur scène est l'illustration de ce que sera la situation dans le monde entier à l'avenir », disait ainsi le ministre du Travail des Bermudes, M. E. T. Richards.

Si la pièce « porte », c'est aussi parce que ses interprètes sont des hommes engagés dans l'industrie, et qui savent par conséquent de quoi ils parlent. Parlant en leur nom à l'issue de la représentation, M. Léon Girardot, directeur au réseau nord de la SNCF — et qui tient dans la pièce le rôle du patron — a déclaré notamment :

Mes camarades et moi, qui avons voulu jouer cette pièce, sont des hommes et des femmes comme vous. Nous l'avons jouée parce que nous avons la conviction qu'elle répond à un besoin de notre temps : celui d'un dialogue compréhensif, confiant et constructif. Il se fait sentir dans les familles, entre mari et femme, parents et enfants ; et dans les entreprises, entre chefs et collaborateurs, patrons et syndicalistes. Une des marques de notre époque, c'est l'absence du dialogue, ou alors un dialogue de sourds. Cette absence est dramatique.

Nous avons joué cette pièce car nous avons la conviction que c'est un moyen de formation des cadres syndicaux et des cadres des entreprises au dialogue. Nous l'avons déjà jouée à Metz et à Paris. J'y ai convié les principaux dirigeants des chemins de fer français et les responsables des principaux syndicats en France. L'un de ces derniers m'a dit : « C'est très beau ! Mais la dernière fois que vous m'avez reçu, j'ai chronométré : vous avez été en colère pendant douze minutes ! » J'ai dû m'excuser auprès de lui. Ce n'est jamais facile.

La SNCF est en train de réformer ses rapports avec l'Etat, ainsi que ses structures, de façon à se décentraliser. Mais le problème principal qui se pose à nous, c'est la formation des cadres des chemins de fer et des cadres syndicaux dont nous aurons besoin demain pour animer ces structures décentralisées. Nous sommes prêts à jouer cette pièce partout où le besoin s'en fera sentir.

■ Six ministres du travail et quatre-vingt délégués à la conférence de l'OIT à Genève ont été les premiers participants aux rencontres de Caux de cet été. Dès la fin du mois, de nombreuses personnes d'outre-Atlantique sont attendues, notam-

ment des Canadiens francophones et anglophones. Le premier avion charter de Grande-Bretagne arrive le 4 juillet.

Pendant la conférence, des représentations théâtrales et cinématographiques ont lieu tous les soirs. Prière de se renseigner en téléphonant au (021) 61 42 41.

Les inscriptions aux **cours de cuisine** affluent, et les deux premiers cours sont complets. Quant aux **cours de formation**, dont le premier commence le 28 juin, ils rassemblent d'ores et déjà des participants de tous les continents. Quelques places sont encore disponibles.

OFFRE D'EMPLOIS

On cherche

Mécanicien s'intéressant à réparer, transformer, construire de petites machines.

Aide-mécanicien pour réglage de petites machines et contrôles.

S'adresser à :

Maurice Jeanneret,
rue des Diamants 9, Bienne.
Tél. (032) 3 36 47 ; privé 4 14 30.

TRIBUNE DE CAUX

Paraît le vendredi tous les 15 jours
Publié par Editions

Théâtre et Films de Caux S.A.

Rédaction, administration, publicité :
Case postale 3, 1211 Genève 20
Tél. (022) 33 09 20 CCP 10 - 25 366

Abonnement ordinaire d'un an :

Suisse	Fr. 15.—
Autres pays	Fr. 18.—
France	F 20.—

à verser au CCP 73, Lyon,
Société Générale, Annemasse

Prix spécial pour étudiants :	
Suisse	Fr. 9.—
France	F 10.—

Rédacteurs responsables :
Daniel Mottu, Paul-Emile Dentan
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux

SALON DE COIFFURE

J. Fontana

DAMES

MESSIEURS

PARFUMERIE

Grand'Rue 74 Tél. 62 43 22 Montreux

Montreux



Ed. Suter s.a.
Villeneuve

Viandes
Charcuterie
Conserves

La qualité Suter

Ω
OMEGA



montres pour dames dès Fr. 165.—
montres pour hommes dès Fr. 140.—

BORNAND
Grand Rue 64 Montreux

Rencontre avec les syndicalistes malais

« Quand j'ai commencé mon activité syndicale, raconte M. P. P. Narayanan, secrétaire général du Syndicat des ouvriers des plantations de Malaisie, je gagnais un dollar par jour. Aujourd'hui, mon fils fait des études de médecine. Et maintenant, nous donnons un dollar par jour pour l'éducation d'autres enfants, en reconnaissance pour ce que nous avons reçu. »

M. Narayanan, que nous avons rencontré à la Conférence du travail à Genève, y a été le porte-parole ouvrier au comité chargé des programmes de formation pour la jeunesse. Là, comme ailleurs dans la conférence, la ligne de démarcation a cessé d'être entre patrons et ouvriers, pour se déplacer entre nations riches et pays pauvres, à l'échelle des continents.

« Le quart de notre population a moins de vingt-cinq ans, nous dit-il. Comment leur donner la vraie formation dont ils ont besoin ? Jusqu'à présent, nous n'avons fait qu'effleurer le problème. Rien n'est plus dangereux que des jeunes sans travail. Nous nous refusons d'enrôler des « volontaires » au service de l'Etat. Quand on désire servir, le premier pas doit être fait par soi-même, afin de développer les meilleures qualités de chacun. L'aide dont nous avons besoin pour cela ne peut venir d'« experts » qui vivent largement dans les hôtels des villes, mais d'hommes prêts à vivre simplement, aux côtés de leurs élèves. »

Prenant l'exemple d'un plan de développement préparé par son syndicat, M. Narayanan nous raconte sa conversation avec un membre du gouvernement. Celui-ci disposait

d'un terrain de 400 hectares. « Cela nous en coûtera 15 000 dollars pour le défricher », dit le ministre. — « Je n'ai pas d'argent, lui répondit le syndicaliste, mais j'ai des hommes prêts à travailler.

» Au cours des trois mois qui suivirent, nos jeunes ouvriers donnèrent leurs week-ends pour abattre des arbres, creuser le sol et le mettre en état de produire. C'est ainsi que nous entendons montrer par des faits notre préoccupation pour la vie des villages et des cultivateurs de notre pays. »

Contrairement aux habitudes qui veulent que la grande réception donnée par le président de la Conférence du BIT soit organisée par lui seul, cette année ce fut toute la délégation de Malaisie — ministre, délégués patronaux et syndicalistes — qui reçut ensemble leurs deux mille invités. Prenant la parole à la session plénière, l'autre délégué ouvrier, M. Zaïdi, exprima l'étonnement marqué par certaines délégations devant l'unanimité des Malais. « Quand il s'agit de questions touchant notre pays tout entier, nous faisons bloc, dit-il ; c'est pourquoi nous avons soutenu la candidature à la présidence de notre ministre. »

Le BIT n'échappe pas à la critique. Sa machine administrative devient de plus en plus lourde. « Si le BIT doit se comporter comme un éléphant, ajouta M. Zaïdi, alors je plaide au nom des pays du tiers monde qu'on lui ajoute, pour qu'il avance un peu plus vite, quelques chevaux-vapeur ! »

Il faut avouer que peu de délégations ont fait autant que celle de la Malaisie pour que le moteur marche mieux et plus vite.

Arrivée en Australie

■ Après six mois passés en Inde, dont les masses connaissent encore le dénuement, la troupe de *Il est permis de se pencher au-dehors* séjourne actuellement en Australie occidentale, théâtre d'un des plus grands booms économiques de l'histoire.

Depuis quelques années en effet, la mise en valeur des ressources fabuleuses du sous-sol de cette région donne à l'Australie un taux de croissance que les pays industrialisés — sauf le Japon — regardent avec jalousie : 8,5 % en 1969, avec une prévision légèrement inférieure pour cette année. L'Australie est en passe de devenir le plus gros exportateur de richesses minérales essentielles.

Mais l'urgence d'une solution aux problèmes de l'homme ne dépend pas de l'opulence ou de la pauvreté de son environnement, et la tâche qui est dévolue aux envoyés du Réarmement moral sera à Perth la même qu'à Bombay. Voici un aperçu des nouvelles que nous recevons de leurs premiers contacts avec l'Australie.

L'Australie occidentale ouvre toutes grandes ses portes au Réarmement moral. C'est la réalité qui transparaît dans les récits des réceptions qui ont été données en l'honneur de la délégation aux mairies de Perth et de la ville voisine de Fremantle ainsi qu'à l'Assemblée législative de l'Australie occidentale. En outre, le Tout-Perth était rassemblé pour la première représentation australienne, à tel point qu'un dirigeant des étudiants pouvait s'exclamer : « Si une bombe éclatait dans le théâtre, ce serait la ville de Perth toute entière qui s'arrêterait ». Au côté du gouverneur de l'Australie occidentale, sir Douglas Kendrea, et de son épouse, on pouvait remarquer en effet le ministre de l'éducation de l'Australie occidentale, le chef de l'opposition, le président de l'Assemblée législative, les maires de Perth et de Fremantle, les archevêques catholique et anglican, le président de la Chambre des mines et le secrétaire du Conseil des syndicats.

A l'issue de la soirée, le gouverneur s'est rendu sur scène pour rencontrer les acteurs. Il leur parla de l'amitié qui le liait avec Peter Howard qu'il eut comme capitaine lorsqu'il joua dans l'équipe anglaise de rugby. « Même à ce moment-là, dit-il, Peter Howard regardait vers l'avenir. On le sentait impatient de mener sa tâche jusqu'au bout. Il aura certainement été pour vous d'une grande inspiration comme il l'a été pour moi. »



La pièce *Blindsight (Vision d'Aveugle)* de Anne Wolrige-Gordon, vient de connaître un brillant début au Théâtre Westminster, de Londres. Il s'agit d'une pétillante allégorie, où les personnages aveugles, trompés par un trio sans scrupules, s'imaginent vivre dans un palais alors qu'ils sont dans des taudis infâmes (photo ci-contre).

Les six avions spéciaux qui, au cours de l'été, amèneront les délégués de Grande-Bretagne à Caux pourront, au retour, emmener ceux qui désirent se rendre de Suisse à Londres pour voir cette pièce. Le voyage aller et retour, et un séjour plus ou moins prolongé en Angleterre, peuvent être offerts à des conditions particulièrement avantageuses. Le bureau de voyage à Caux donnera tous renseignements. La pièce *Blindsight* sera jouée en alternance avec *L'Élément oublié* de Alan Thornhill qui est repris cet été par le Westminster.

Le Congo

dix ans après l'indépendance

L'ACCUEIL enthousiaste que la population congolaise réserve en ce moment au roi Baudouin et à la reine Fabiola, dix ans après l'indépendance de l'ancienne colonie belge, indique bien qu'une page sombre et ensanglantée des relations entre les deux pays est définitivement tournée. Et il convient de s'en réjouir. Cette fraternité de deux peuples, que l'histoire a rapprochés, ne pourrait-elle pas servir d'exemple à ce que l'Europe et l'Afrique doivent bâtir ensemble ?

Si le Congo a été lié à la Belgique, c'est au roi Léopold II qu'il le doit. Ce dernier, passionné d'ethnographie et disposant d'une fortune colossale, avait financé les expéditions de Stanley qui quitta la côte de l'océan Indien non seulement à la recherche de Livingstone, mais du bassin du fleuve Congo. Grâce à l'explorateur anglais, le roi Léopold II put conclure des dizaines de traités avec des chefs locaux, qu'il s'engageait à protéger des razzias des marchands d'esclaves arabes contre la reconnaissance de sa suzeraineté. Celle-ci restait à définir sur le plan du droit international. Ceci fut fait au traité de Berlin convoqué en 1885 par Bismarck, alors arbitre tout puissant du vieux continent, où l'Europe redessina à son profit la carte de l'Afrique. Cependant, la Belgique bouda longtemps le cadeau congolais que son souverain voulait lui offrir. Il fallut attendre 1908 pour que la Chambre belge vote la reprise du Congo par 83 voix contre 54 et 9 abstentions !

En cinquante ans de colonisation, les Belges accomplirent un travail considérable dans l'immense pays (seize fois plus grand que le leur) dont ils avaient hérité. Au point de vue des infrastructures économiques, transports, mines, écoles, hôpitaux, etc., les administrateurs coloniaux réalisèrent une œuvre digne d'éloges. S'ils ne parvinrent pas à former les élites dont le Congo avait besoin, c'est qu'ils croyaient avoir le temps pour eux. Lors de l'Exposition universelle de Bruxelles en 1957, le ministre des colonies ne confiait-il pas à un membre du Gouvernement suisse que la Belgique terminerait son œuvre en trente ans et que, alors, des élites congolaises seraient en mesure de reprendre le flambeau ?

Trente ans, c'était aussi ce que réclamaient en 1957 les premiers Congolais politiquement éveillés, Patrice Lumumba, Joseph Iléo et Gaston Diomi, groupés sous le nom de « Mouvement national congolais ».

Le drame aurait-il pu être évité ?

On peut donc se demander, avec dix ans de recul, si le drame de 1960 aurait pu être évité. Quatre facteurs, à notre avis, précipitèrent les événements, en plus, bien sûr, du manque inexcusable de cadres congolais.

Tout d'abord, la guerre d'Algérie. L'Europe entière en était traumatisée. Aussi, lors-

que les premiers troubles nationalistes éclatèrent au Congo, sous l'impulsion du mouvement politique fondé par les Bakongos de Joseph Kasavubu, le Gouvernement belge prit peur et brûla les étapes. Ensuite, la pression des Etats-Unis ; ceux-ci avaient besoin de l'appui des peuples anciennement colonisés pour contrer les visées expansionnistes de l'URSS, et ils n'épargnèrent aucun moyen de pression pour que la Belgique « lâche » le Congo aussi rapidement que possible. Puis, les rivalités entre Congolais eux-mêmes. Aux trente ans réclamés par Lumumba en 1957, Kasavubu répondit par une dangereuse surenchère en criant : « Non, l'indépendance immédiate ». Pour sauvegarder sa position, Lumumba reprit à son compte cette revendication. On sait le reste. Enfin, les faits sont là pour prouver l'influence des communistes. A tort ou à raison, ceux-ci utilisèrent à leur profit la conférence pan-africaine d'Accra, en décembre 1958, pour « mettre la main » sur Lumumba auquel ils attachèrent des « conseillers » aussi puissants que dangereux. Dès lors, Lumumba ne fut plus jamais complètement libre.

« Apportez-nous le Réarmement moral »

Dans ce climat dangereusement tendu du printemps 1960, nous ne sommes pas prêts d'oublier la venue à Caux des premiers Congolais. « Le Réarmement moral est ce dont notre pays a besoin. Venez tout de suite », supplièrent-ils. Mais ils ne se contentèrent pas de lancer cet appel angoissé. Plusieurs mirent

leur vie en ordre sur des questions aussi simples qu'essentielles, d'argent, de fidélité conjugale, d'ambition. Faisant écho à cette demande, seize hommes, au prix de réels sacrifices, se formèrent en équipe pour apporter avec eux le message de réconciliation, d'union et de changement dont le pays avait besoin : ils venaient du Nigeria, du Kenya, d'Afrique du Sud, d'Europe et d'Amérique. Débarquant au Kasai, alors déchiré par la guerre civile entre deux ethnies ennemies, il est certain qu'ils furent utilisés par Dieu pour rétablir la paix dans cette région, au cœur du Congo. (Voir *Tribune de Caux* du 30 août 1967.)

De la tragédie à l'espoir

L'indépendance avait été fixée pour le 30 juin 1960, et chacun pressentait le drame. Hâtivement, on signait des conventions aux « tables rondes » de Bruxelles. Les Belges espéraient contre tout espoir que les Congolais, une fois libres, les prieraient de bien vouloir rester chez eux. Dans ce climat chargé d'électricité, il suffisait d'un détonateur, à n'importe quel endroit, pour que tout sautât. Il y en eut deux. Les paroles de Lumumba, tout d'abord, répondant par de violentes invectives au discours du roi Baudouin (Lumumba fut d'ailleurs vertement tancé peu après par un de ses sous-secrétaires d'Etat nommé Joseph Mobutu et essaya, mais trop tard, de réparer les pots cassés lors d'un autre discours au banquet officiel le soir même). Puis, l'attitude du commandant de la Force publique, un général belge dont la psychologie n'était pas



Octobre 1960 : premier défilé de l'armée congolaise après les trois premiers mois catastrophiques de l'indépendance ; le colonel Mobutu, à gauche, vient de prendre le pouvoir pour la première fois en neutralisant Lumumba et Kasavubu ; il a rassemblé autour de lui tous les universitaires congolais en un « Collège des Commissaires » de seize jeunes patriotes. A droite, le lieutenant-colonel N'kokolo, ami de la première heure du général Mobutu, qui devait mourir quelques jours plus tard lors d'un engagement avec les troupes de l'ONU.

la meilleure qualité, et qui expliqua à ses subordonnés congolais que « la discipline après l'indépendance était la même qu'avant l'indépendance ». « On va leur montrer que ce n'est pas la même chose », se dirent ceux-ci. Et ce fut le signal, de camp militaire en camp militaire, de la rébellion d'une armée entièrement commandée par des Belges. Le vent de panique souffla, attisé par d'adroits manœuvriers. En quelques jours tous les officiers belges fuirent, à l'exception de sept d'entre eux, et le gouvernement Lumumba se trouva confronté avec une situation sans précédent, celle d'une armée révoltée, privée de tous ses cadres.

C'est à ce moment que le doigt de l'histoire toucha Joseph-Désiré Mobutu, seul membre du gouvernement de l'époque à avoir eu quelque expérience militaire. Hâtivement promu au grade de colonel, il paya de sa personne en se rendant dans les camps militaires pour y rétablir l'ordre, souvent seul et sans armes, méprisant les dangers qu'il encourait.

En cette période de désintégration administrative et politique quasi totale, le ministre de l'information demanda au Réarmement moral d'assurer une émission quotidienne de quinze minutes sur les ondes de la Radio nationale, précédée de l'indicatif « Il existe une solution ». Pour des milliers de Congolais, ce fut le seul rayon d'espoir en ces jours sombres. Les lettres reçues l'attestent.

Ce que le Congo peut faire pour le monde

Aujourd'hui, à l'heure de l'amitié retrouvée non seulement avec la Belgique mais avec tous ses voisins, le Congo célèbre aussi cinq ans de stabilité politique. L'armée, en effet, a « mis en congé » les politiciens qui avaient donné maintes preuves de leur incapacité à gouverner. La sécurité des personnes et des biens est revenue ; tout le contentieux avec l'ancienne puissance coloniale est liquidé ; économiquement, le pays connaît un *boom* qui fait penser au « miracle » de la Côte d'Ivoire, même si la hausse des prix du cuivre, principale ressource du Congo, n'y est pas étrangère. Cependant, la partie n'est pas encore jouée ; il reste beaucoup à faire pour que le bien-être des classes dirigeantes soit partagé par tous. Trente pour cent des jeunes hommes entre 20 et 24 ans à Kinshasa sont sans travail. Dans le domaine agricole, le Congo pourrait se passer d'importer toute denrée alimentaire ; ses terres sont assez riches pour qu'il soit un pays exportateur. Les moyens techniques mis en œuvre ne suffisent pas. Les dirigeants sauront-ils, comme l'écrit le *Monde diplomatique* dans un passionnant numéro spécial, opérer cette « reconversion des esprits » qui est à la base de toute solution, bien plus que dans « la multiplication des richesses par l'effet multiplicateur de puissants moyens matériels » ? C'est le défi que leur pose la prochaine décennie, pour éviter les erreurs

commises par l'Occident qui a déshumanisé son économie.

Une personnalité congolaise nous racontait récemment sa conversation avec un diplomate de l'Europe de l'Est sur sa foi en Dieu. Au moment où l'Occident passe par une dangereuse crise spirituelle, l'Afrique lui redonnera-t-elle la foi qu'il a troquée contre la croyance en la toute-puissance des ordinateurs ? Pourquoi pas ?

Dans la foule des souvenirs que ces dix années d'indépendance ramène en nous, il y en a un qui s'impose à notre mémoire. C'était en juin 1963, à Kabongo, au Nord-Katanga. Six mois plus tôt, vingt pères de la mission y avaient été massacrés par les hordes communistes de Gizenga, le jour de l'An. Un seul

avait pu s'échapper, grâce à la complicité d'un de ses anciens élèves du catéchisme. C'est lui qui nous fit voir la simple croix, faite de tuyaux, qui indiquait l'endroit du martyr. Quelques jours plus tard, il reçut le général Mobutu. Ce dernier a fait ériger depuis une croix en pierre « de la part de l'armée congolaise pour que de telles tragédies ne se répètent jamais », en souvenir de ces héros de la foi chrétienne. Nous pensons à ces morts-là, à tant d'autres aussi que nous avons connus et qui ont été fauchés par les révoltes et les rébellions de toutes sortes. Et nous prions pour que cette croix qui se dresse maintenant sous le grand ciel du Nord-Katanga domine et imprègne la vie du Congo de demain, qui pourrait la donner au monde.

P.-E. Dentan.



Amérique du Nord et du Sud Moyen et Extrême-Orient Afrique et Europe

Renseignements et réservations auprès de votre
agence de voyages IATA ou de Swissair

SWISSAIR

Qui va nourrir les affamés ?

par Ed. Evans

Les 4 et 5 juillet, un colloque réunira à Caux des représentants et des experts de l'agriculture. A La Haye, s'est ouvert le 16 juin le deuxième Congrès mondial de l'alimentation. A Genève, les conversations privées entre sept pays consommateurs et sept pays producteurs de cacao

n'ont abouti à aucun résultat. C'est dans ce contexte que nous publions, en condensé, un exposé fait à Londres par M. Edouard Evans. Celui-ci administre en Angleterre une vaste exploitation agricole comprenant plusieurs fermes.

Ceux d'entre nous qui faisons partie de la société industrielle occidentale oublions quelquefois que nous sommes une petite minorité dans un monde agricole. En effet, si en Grande-Bretagne 3% de la population sont employés dans l'agriculture, en Suisse 8% et en France 16%, cette proportion est déjà de 50% en Yougoslavie et de 75 à 90% dans les pays d'Asie et d'Afrique.

Le fait que « nous vivons dans un monde de villages » est donc un aspect fondamental de notre époque, comme le relève le rapport de la Commission Pearson, chargée par les Nations Unies de faire une étude sur le développement. Mais, fait plus frappant encore, les peuples qui souffrent de malnutrition sont, dans une large mesure, les producteurs de nourriture. Il s'agit donc de savoir comment les familles paysannes des pays en voie de développement parviendront non seulement à se nourrir elles-mêmes, mais à produire le petit supplément qui est nécessaire à nourrir le reste de la population.

L'apport de la science

Du point de vue de la technologie, cela semble tout à fait possible. On a introduit ces dernières années des variétés de riz et de blé qui donnent un rendement à l'hectare quatre à cinq fois supérieur à ce qu'on obtenait auparavant.

Un paysan indien a même produit une récolte de blé d'un rendement plus de deux fois supérieur à la moyenne en Grande-Bretagne. En Inde, entre 1952 et 1968, la production cé-

réalière a passé de 56 à 95 millions de tonnes, ce qui a permis de réduire les importations à presque rien. Si cette révolution fait dire à bon nombre d'économistes que le problème de la faim dans le monde sera bientôt résolu, d'autres, à vrai dire, sont moins optimistes, ceux-ci s'inquiétant surtout de l'aspect humain et institutionnel du problème.

Dans le rapport Pearson, on peut lire : « Nos voyages et nos études nous ont convain-

Attitudes nouvelles chez les hommes

Je suis convaincu que cette attitude nouvelle éliminera la lassitude dont parle le rapport Pearson, la lassitude de ceux qui sont persuadés qu'ils savent ce qu'il faudrait faire mais sont incapables de faire adopter leurs solutions-miracle par les autres. Il s'agit en fait de retourner la situation afin que « les bénéficiaires d'un processus de développement » deviennent eux-mêmes les agents de ce développement. Et, dans ce domaine, nous autres des pays développés, avons tout à apprendre.

Voici un exemple. Au cours d'une conférence agricole à Caux, Rajmohan Gandhi invita des paysans européens à venir l'aider au centre d'entraînement du Réarmement moral de Panchgani, en Inde. Il ne nous demandait pas de venir enseigner des connaissances techniques — l'Inde a pour cela d'excellents conseillers — mais il nous déclara : « Apprenez-nous à prendre soin les uns des autres, nous saurons alors comment nous nourrir les uns les autres. »

Il y avait là un arboriculteur danois qui, selon son propre aveu, ne s'était jamais réellement intéressé à ce qui se passait au-delà de la haie qui borde ses terres. Il décida d'accepter l'invitation. Pendant son absence, sa femme s'occupait de l'exploitation, et seize de ses voisins s'offrirent pour tailler les pommiers. A Panchgani, on l'emmena visiter des paysans des environs à qui il commença à décrire ses méthodes de culture. Mais les habitudes de ces fermiers étaient si différentes que notre Danois s'aperçut rapidement qu'il n'avait rien à leur apprendre. Déçu, il s'appretait à repartir lorsque Rajmohan Gandhi le pria de rester pour rencontrer deux frères ; ces derniers avaient eu une querelle et peut-être pourrait-il les aider. Les aider ? Comment le pouvait-il lui, qui, s'étant querellé avec un beau-frère, ne lui parlait plus depuis huit ans ? Mais le jour-même il décida d'écri-

cus que nous sommes à un tournant... De tous côtés on ressent de la lassitude et une recherche vers de nouvelles directions. » Quant au plan indicatif mondial, publié en vue du deuxième Congrès international de l'alimentation qui se tient ces jours-ci à La Haye, il souligne que la mobilisation des ressources humaines constitue un des aspects particulièrement importants du problème. « Non seulement ces ressources sont mal utilisées et mal organisées, y lit-on, mais, ce qui est plus grave, on a fait peu de tentatives jusqu'ici pour entraîner dans le processus de développement les gens qui doivent en être les bénéficiaires. »

Quelle doit donc être la manière entièrement nouvelle d'affronter ces problèmes ? C'est ce que nous explorons et commençons à découvrir lors des conférences agricoles de Caux. On y part de la conception fondamentale que la cause de la pauvreté doit être recherchée dans l'égoïsme. Le remède est donc d'ordre moral.

Cette affirmation implique évidemment que je dois tout d'abord appliquer ce remède à moi-même. Dans mon domaine, par exemple, cela signifie que je fixe un fermage permettant à une famille agricole de gagner honnêtement son pain au lieu de chercher à louer au prix fort à quelque personne aisée.

re une lettre d'excuses et le lendemain il raconta cette expérience aux deux invités. Les deux frères se réconcilièrent et le Danois prolongea son séjour. Il visita de nombreux paysans des environs et ceux-ci se mirent à lui demander conseil. Quant aux deux frères, il se développa une telle entente entre eux que la production de leur ferme augmenta. Le changement des hommes portait ses fruits.

Tâche de chacun

Si seulement nous autres Occidentaux pouvions cesser de dire aux autres ce qu'ils devraient faire. Combien ils devraient avoir d'enfants, par exemple. Les experts reconnaissent d'ailleurs que la surface cultivable du globe permettrait de nourrir et d'habiller au moins dix fois la population du globe. Et comme le dit M. Michel Cépède, président du Conseil de la FAO : « Essayer d'ajuster le nombre de la population aux moyens de subsistance est non seulement une insulte à la dignité humaine, mais constitue une fuite devant le problème et non une solution. »

Il se pourrait alors que de découvrir et d'exporter le secret de la pureté et de l'honnêteté soit aussi primordial que de fournir des protéines et d'impartir des connaissances techniques.

Frank Buchman disait : « La nature humaine peut être changée, voilà la solution fondamentale. L'économie nationale peut être changée, voilà le fruit de cette solution. » Et il ajoutait : « L'histoire du monde peut être changée : là est la destinée de notre époque. » C'est aussi ce que je crois. Sur cette base, non seulement le paysan, mais chaque personne, peut contribuer à nourrir les affamés. Et ceux-ci, une fois nourris, auront aussi trouvé un espoir et une raison de vivre.

A vendre à Caux

2 beaux chalets-villas de 5 pièces, garage, 1000 m² de terrain, vue imprenable, situation tranquille, disponibles tout de suite.

Chalet 1 : Fr. 220.000.—

Chalet 2 : Fr. 210.000.—

Agence H. COEYTAUX
1822 Chernex sur Montreux.

Famille, ma famille

Doctrines...

Par Hong-kong filtrent les nouvelles des démêlés de Mao avec la notion de famille. Depuis vingt ans, la Chine essaye d'éliminer cet obstacle à une allégeance totale envers le parti.

Mao a essayé de briser la cohésion familiale en mettant les nourrissons dans les crèches tandis que maris et femmes travaillaient dans des communes différentes. Comme cela ne donnait pas de bons résultats, il a commencé à envoyer les enfants plus grands loin de leurs parents pour des « travaux patriotiques ». Mais la révolution culturelle fournit à des milliers de jeunes l'occasion de rejoindre leurs pénates.

Nouvelle volte-face donc. Puisqu'on ne peut pas faire admettre au peuple que la famille est un concept féodal, Mao semble décidé à l'utiliser telle quelle à ses fins, à l'exploiter au lieu de l'attaquer. Et, depuis 1968, Pékin fait campagne pour des familles rouges à grands renforts de « groupes familiaux d'étude de la pensée de Mao ». Discussions et séances d'endoctrinement sont organisées, qui tendent à remplacer l'autorité des parents par celle de l'idéologie. La tête de la famille n'est plus automatiquement le père, mais peut être n'importe lequel des membres, un enfant de treize ans au besoin, qui prend le titre de chef politique de la famille.

Les observateurs de Hong-kong ont l'impression qu'une fois encore Mao risque l'échec. En tout cas, qui lui jetterait la pierre ? Son exploitation de la famille vaut la nôtre — quand nous voulons nous servir du mariage pour avoir droit au plaisir ou à que sais-je ? On peut, pour des raisons idéologiques ou par désillusion personnelle, considérer la famille comme un objet féodal, mais les foyers où les parents démissionnent de leur rôle d'autorité m'ont l'air d'appartenir à une histoire plus vieillotte encore, à la décadence de l'empire romain au moins.

La famille a-t-elle aujourd'hui sa raison d'être si elle refuse sa tâche d'éducation la

plus vaste, si elle se croise les bras devant le désordre du monde ?

Encore faut-il pour ranger le monde s'y prendre avec un peu plus de cervelle que les Shadocks. Ah, je n'en doute pas, si ces petits êtres avaient eu l'idée de commencer par le bon bout, l'épopée de l'univers eut été différente... Mais restons-en à notre planète et cédon la parole à une famille qui a trouvé par où commencer.

... et réalité

John Woods est docker à Liverpool, sa femme Sandra est fille d'un boulanger et ils ont trois joyeux lurons de neuf, six et trois ans. Ce qu'ils ont à dire est si simple que même des intellectuels et des idéologues pourraient le comprendre !

« Pour John et moi, raconte Sandra, c'était l'impasse totale. Ni l'un ni l'autre ne voulait jamais céder et ceux qui en souffraient le plus étaient nos garçons. Je ne pouvais plus supporter les soirées où mon mari était à la maison. Non pas qu'il soit du genre à s'enivrer et à me battre, pas du tout. Mais j'avais toujours pensé qu'un mari devait aider sa femme à surmonter les problèmes quotidiens qu'elle ne pouvait résoudre par elle-même, et en particulier porter avec elle le souci des factures à payer. Or le seul intérêt de John, aussitôt rentré, était de se vautrer dans un fauteuil, où il se mettait à ronfler comme un poêle. Si je risquais une question, il m'accusait de le houspiller et ça n'en finissait plus.

» L'atmosphère à la maison était si tendue que je me décidai à partir. Mais un soir, sans crier gare, mon mari m'a invitée à sortir avec lui. Comme je n'avais rien de mieux à faire, je l'ai accompagnée. Nous sommes allés au Club des Dockers où nous avons vu la revue musicale du Réarmement moral *Il est permis de se pencher au-dehors*. Cela m'a donné à réfléchir ! J'ai commencé à comprendre qu'on ne peut espérer changer qui que ce soit si l'on n'est pas disposé à changer soi-même. J'ai décidé de faire un essai et voilà que peu à peu cela a marché. Nous nous sommes aperçus tous deux qu'en restant tels quels nous n'arriverions jamais à rien.

» Nous avons pris entre autres une décision qui n'a l'air de rien, mais qui nous a transformé l'existence : celle de consacrer chaque soir un moment à parler des questions qui se posaient et chercher à les résoudre ensemble. Avouez que c'est curieux que l'on puisse s'apercevoir après dix ans de mariage que l'on ne connaît pas son mari ! Eh bien, je ne savais rien de ce qu'il ressentait ni au sujet de son travail ni de notre foyer, parce que j'avais fait exactement ce que je lui reprochais : je ne m'étais pas préoccupée de ses problèmes à lui, toute à attendre qu'il s'intéresse aux miens !

» A partir du moment où nous avons accepté qu'il y avait des torts des deux côtés, nous avons commencé à remonter la pente. Il y a des fois où John ronfle encore et où je le houspille, mais dès qu'on s'en rend compte, on en rit et on repart à nouveau. Nous avons beaucoup à apprendre, et beaucoup de chemin à faire encore, mais nous nous y mettons ensemble. »

« Oui, notre famille est méconnaissable, ajoute John. Quand j'ai commencé à m'intéresser au Réarmement moral, je me suis vu tel que j'étais et j'ai été horrifié ! J'étais parti de l'idée que les problèmes du foyer, ce n'était pas mon rayon, mais celui de ma femme. Je me suis dit tout d'un coup : ce n'est peut-être pas seulement son foyer, mais le mien aussi ! Et j'ai décidé de me mettre au boulot. Cela m'a valu bien des soirées de bagarre avec ma conscience — et avec ma télévision — mais j'ai fini par gagner. Maintenant, quand les enfants sont couchés, au lieu de nous chamailler, nous discutons un problème après l'autre et les soucis s'en vont. C'est bien plus facile quand on est deux à décider ! »

Parallèlement, l'esprit nouveau des Woods gagne du terrain dans les docks où John travaille et même en ville. « La productivité augmente, dit-il, et nous avons pu éviter des grèves inutiles, car on arrive maintenant à discuter de tout ouvertement avec les patrons ». D'un citoyen passif que l'idée d'aider la communauté n'effleurait pas, Woods est en effet devenu un militant.

Ah ! si Mao savait ça... S'il savait qu'en Occident tel est l'effet du milieu familial sur parents et enfants ! Et après tout pourquoi ne le saurait-il pas demain si les Woods s'y mettent, et s'y mettent aussi les Dupont, Dubois ou Bolomey de par chez nous ?

Jacqueline.

Pierrot
Ice-cream

... il est fait
de lait
et de crème!



Le Café de Paris

26, rue du Mont-Blanc

Grande spécialité
d'entrecôtes **Café de Paris**
servies jusqu'à 23 h.

Connu mondialement

Ouvert tous les jours



Genève

Tél. 35 08 60

Livre toutes les boissons
à domicile

Hôtel-restaurant de l'Ancre

34, rue de Lausanne Genève
Téléphone 32 05 40

SES DEUX FORMULES

Restaurant self-service
Menus à Fr. 3.— et 3.80 et à la carte



Restaurant
avec service à table
au 1^{er} étage
Menus de Fr. 3.— à Fr. 6.50
et à la carte



Lors de votre
prochaine visite
à Genève,
rencontrez vos amis

au **MANDARIN**

votre bon
restaurant chinois
en cette ville

1-3, rue Chantepoulet (Plaza)
Tél. (022) 32 27 42

(ouvert tous les jours)

Horlogerie - Bijouterie C.A. Châtelain

4, rue de la Tour-de-L'île

GENÈVE

Horlogers de Genève



Genève

**souhaite la bienvenue
à ses hôtes internationaux**

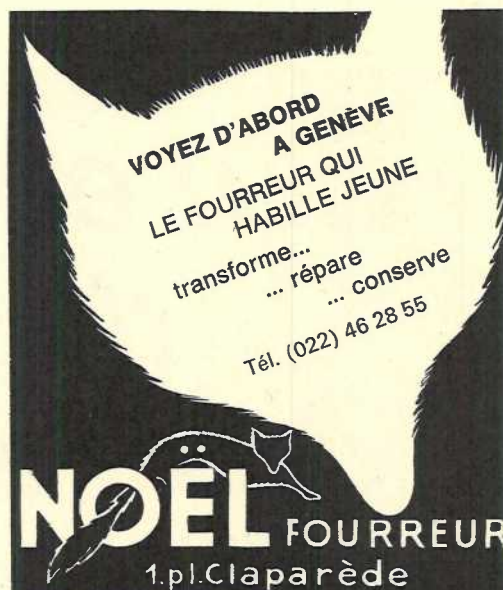
En train de Genève à Caux

Dès maintenant jusqu'à fin octobre

Billet d'excursion CFF
aller - retour

En deuxième classe : Fr. 19.—

Valable deux jours, par n'importe
quel train.



Horlogerie de la Paix F. Fatio

AGENT DES PRINCIPALES
GRANDES MARQUES

Quai des Bergues 21, Genève
Tél. (022) 32 41 23